Document généré le 17 avr. 2024 12:13

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

Roméo Onze
Les amours imaginaires
Romeo Eleven — Canada [Québec], 90 minutes

Mathieu Séguin-Tétreault

Numéro 278, mai–juin 2012

URI : https://id.erudit.org/iderudit/66590ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Séguin-Tétreault, M. (2012). Compte rendu de [Roméo Onze : les amours imaginaires / *Romeo Eleven* — Canada [Québec], 90 minutes]. *Séquences*, (278), 53–53.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

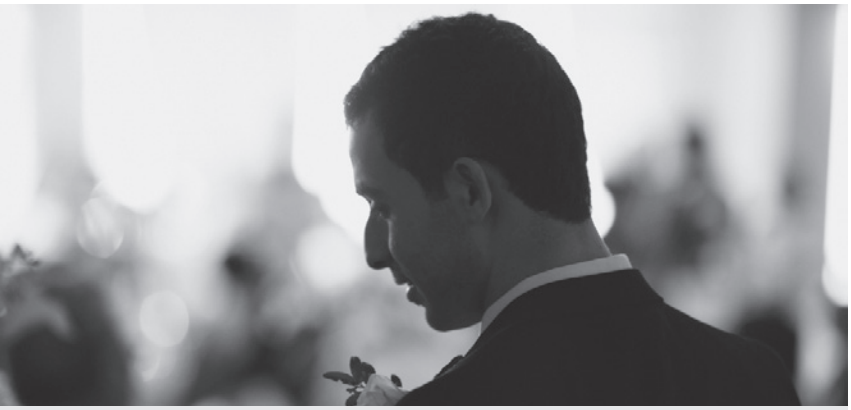
https://www.erudit.org/fr/

Roméo Onze
Les amours imaginaires

*Cinéaste québécois d'origine serbe remarqué pour ses courts-métrages (**La Chute**, **Les Mots**), Ivan Grbovic signe avec **Roméo Onze** un premier film aussi convenu que maîtrisé qui, somme toute, laisse présager une belle sensibilité.*

Mathieu Séguin-Tétreault

Roméo Onze, c'est l'histoire de Rami, un jeune montréalais d'origine libanaise. « Romeo11 », c'est le pseudo qu'il emprunte sur Internet dans sa correspondance avec une certaine « Malaury26 » qu'il tente de séduire en s'inventant un personnage de businessman prospère brassant de grosses affaires entre deux vols première classe vers New York ou Los Angeles. Car ce paradis virtuel lui permet d'esquiver sa réalité, sa différence : affligé d'une atrophie musculaire aux jambes depuis sa naissance, Rami doit respecter les traditions et les attentes parentales.



D'une humanité innocente

Film clair-obscur à l'image de son protagoniste, portrait intimiste d'un cyber-romantique écorché, parcours initiatique universel tout en simplicité…

Chronique d'un affranchissement à la fois personnel et familial, ce récit d'apprentissage abordant les troubles de l'identité, le sens des responsabilités et la confrontation avec le père (thématique usuelle du cinéma québécois), se trouve lui-même handicapé par un schéma conformiste (dans l'ordre : la suite d'épreuves et d'échecs, le revirement de situation, la crise, la prise de conscience, la morale sur l'acceptation de soi, le *happy end*) et une tension dramatique un peu forcée (par la somme des mensonges que Rami a répandus dans la première partie du film, la séquence *climax* où il invite sa Juliette dans un hôtel cinq étoiles laisse appréhender le pire).

À l'instar des récents ***Jo pour Jonathan***, ***Nuit #1*** et ***Laurentie***, pour ne nommer qu'eux, le vide existentiel d'une jeunesse livrée à elle-même est traduit par une stagnation du récit et une mise en scène privilégiant la longue durée des plans et l'immobilité des cadres. Et si l'on peut reprocher à ce parti pris de la lenteur de se convertir en un dispositif de la misère et de l'enfermement, en une esthétique donnée d'avance, en une marque absolue d'un certain cinéma d'auteur québécois (constat aussi applicable à d'autres cinématographies nationales : Mexique, Taiwan, Hongrie), ce serait oublier toute la richesse de cette forme commune dont les mots d'ordre seraient pureté, rigueur et sobriété.

Avec ses jeux de focales et ses images hors foyer, la mise en scène minutieuse exprime le mal-être du protagoniste taciturne et solitaire, en manque d'affection. Directrice photo éclairée du « nouveau cinéma québécois » (***Tout est parfait***, ***Jo pour Jonathan***, ***Continental***…), Sara Mishara (compagne du cinéaste, qui coécrit aussi le scénario) compose de beaux contre-jours, immortalisés par une caméra attentive qui, entre plans fixes et lents travellings, se déplace à la vitesse du héros tout en maintenant la bonne distance pour filmer le corps handicapé.

Et si le personnage hors norme nous fait éprouver un sentiment d'apitoiement dès l'entame (impression renforcée par la présence d'Ali Ammar, acteur non professionnel handicapé de naissance qui, entre force tranquille, souffrance retenue et vulnérabilité désarmante, dégage une humanité innocente, tragique), Grbovic refuse de montrer son infirmité comme une fatalité et esquive tout misérabilisme. L'illustration du Montréal ethnique, quant à elle, malgré le rôle du père intransigeant et traditionaliste, évite tout poncif et constitue une riche toile de fond sans en faire un sujet à part entière. Parce qu'au-delà de son infirmité et de sa nationalité, Rami alias Roméo est un jeune homme tourmenté bien de son temps qui écoute du rap, *tchatte* sur le web, rêve d'argent, d'interactions et de filles. Entre deux âges, entre mensonge et contradiction, il cherche sa place dans le monde, voit peu à peu ses illusions disparaître et incarne à lui seul le malaise et l'espoir d'une génération en perte de repères qui cherche l'âme sœur aux mauvais endroits, qui voit s'effriter les relations humaines, d'une jeunesse qui sèche les cours au cégep et s'invente des *alter ego* virtuels pour tomber en amour.

Film clair-obscur à l'image de son protagoniste, portrait intimiste d'un cyber-romantique écorché, parcours initiatique universel tout en simplicité, silence et intériorité, ***Roméo onze*** manque peut-être d'audace (conclusion un peu navrante pour le baptême d'un jeune cinéaste), mais constitue un premier film humble qui témoigne, une fois de plus, de la santé du cinéma québécois.

■ **ROMEO ELEVEN** | Canada (Québec) — **Durée :** 90 minutes — **Réal. :** Ivan Grbovic — **Scén. :** Ivan Grbovic, Sara Mishara — **Images :** Sara Mishara — **Mont. :** Hubert Hayaud — **Son :** Marcel Chouinard, Louis Collin, Jean-Christophe Verbert — **Dir. art. :** Patricia McNeil — **Cost. :** Patricia McNeil — **Int. :** Ali Ammar (Rami), Joseph Bou Nassar (Ziad), Sanda Bourenane (Sabine), Éléonore Millier (Dounia), May Hilal (Samira), Caline Habib (Nada), Ziad Ghanem (Bassam) — **Prod. :** Paul Barbeau, Ivan Grbovic — **Dist. :** Métropole.